

EN UN POINT D'ORGUE

Assis à la terrasse d'un café du port, l'homme savourait sa bière fraîche à petites lampées. Soudain, sorti d'on ne sait où, un chat noir fit tomber le couvercle d'une poubelle. Alerté par le bruit métallique, le vieux marin tourna la tête ; son regard fut amarré par quelque chose d'insolite : Jean Ru arrivait sur le port sur son 103 Peugeot à rétroviseurs *désignés seventies* halant une très longue remorque mi-bois, mi-acier galvanisé au châssis rouge tourteau et à la caisse toute blanche immaculée comme fleur de sel sur côte de bœuf. Aujourd'hui chargée d'un vieux mais néanmoins superbe, rutilant et solidement arrimé piano de facture teutonne aussi noir que droit, la remorque tenait bon alors que l'allure poussive et le nuage de fumée bleue et huileuse dégouliné par le vélomoteur maltraité et en souffrance évidente, donnait à la scène un air irréel comme tout droit sorti d'un vieux film londonien. L'immense carriole, connue de tous, faisait toujours la joie des enfants du village quand, précédant la foule en procession lors des défilés scolaires, l'ensemble de l'attelage chargé de lutins surexcités tenait la vedette suivie de près par la foule en liesse. La carriole de Jean était l'une des vedettes et chaque génération y avait mémorisé des souvenirs de bonheur, indispensables ancrages lumineux préalables et nécessaires à une vie d'homme épanouie. Mais jamais encore l'on avait vu Jean traverser le village et débarquer sur l'esplanade du port avec son très fameux, caché et mystérieux piano noir !! Le vieux marin assis à la terrasse du café du port ouvrit grand les narines, gonflât le torse et ferma les yeux : les délicats effluves du goémon laissé au repos sur l'estran par la marée descendue, la couleur et la douce amertume de sa bière gentiment posée devant lui et prête à tout instant à disparaître engloutie combinées à l'image de cette insoupçonnée apparition, le marin l'espace d'une seconde eut la certitude d'être là où il devait vraiment être. Toutes les conditions étaient réunies dans leur plus grande simplicité pour sentir, percevoir et respirer au plus profond du cœur ou de l'âme la subtilité du bonheur environnant. Tout cela sentait bon l'été.

La motocyclette et son état d'entretien général dénotaient particulièrement avec son pilote et le contenu de son très inhabituel chargement assez peu commun sur les zones portuaires bigoudènes. D'un orangé sans doute autrefois pétant et aujourd'hui aussi mat et délavé qu'un flotteur de chalut après quelques milliers d'immersions, cette vieille compagne motorisante mettait cependant en valeur son amant des chemins de traverses, son As du guidon qui, entièrement vêtu d'un costume noir été comme hiver, mettait un point d'honneur à être toujours en phase et en harmonie avec ce qui l'environnait. Sa façon de saluer sa petite reine à deux temps, un piston et trois décennies était d'arborer de superbes et larges bretelles orangées sirop de lune rousse, ainsi que d'un gigantesque nœud papillon jaune confiture de soleil. Couleurs emblématiques de sa bigoudénie d'accueil et d'adoption, il n'en était pas peu fier le Jean-Drol comme on se plaisait à le surnommer avec tendresse. Fin du fin, style du style, détail dans le détail, il tenait en bouche un porte-cigarette ébène finement ciselé et cerclé d'argent prolongé par une King-size dont feu Alice Sapritch aurait sûrement apprécié l'ostentatoire caractère bourgeois. Il était loin d'être un, plutôt même de l'autre côté de la barricade, le Jean-Ru, Jean Le Rouquin. Cela faisait maintenant des lustres qu'il méritait plus le surnom de DROL que de RU d'ailleurs. Ces cheveux autrefois aussi carottes qu'un reflet de dalot rouillé en manque évident de peinture en plein soleil, mais ça n'existe pas chez

nous, avaient aujourd'hui pris la teinte ainsi que la raideur des éclairs qui zèbrent et déchirent le ciel, les belles nuits d'orages de mer ou celles où les amants magnifiques, même s'ils ne changent ni le cours du temps ni le destin, peuvent mystérieusement influencer celui de la météo. Sa chevelure hérissée vous parlait de pureté blanche et de radicalité aiguë. Lorsque le temps passait au très sec, on aurait pu le confondre avec un pissenlit, jaune au cou et orné de roides mais souples, longues et fragiles tubulaires épingles blanches se terminant en cotonneuses mousselines millimétriques. Vous savez bien, celles-dont les enfants se servent pour doucement faire - Pffffff - les envoyant voler aux quatre vents en prononçant un vœu, version terrestre des étoiles filantes.

Comme totalement sourd au peu orthodoxe pétaradage mécanique qu'il engendrait, complètement absent et indifférent à l'étrangeté de la scène dont il était acteur et auteur confondus, Jean Ru descendait de son manoir éloigné de quelques vire-courts de ria ou de Steir comme l'on dit chez nous. Il n'était pas châtelain mais simplement gardien du lieu historique ayant jadis abrité l'une des plus riches et influentes familles propriétaires de la quasi-totalité des terres environnantes. Ce très noble gîte n'était aujourd'hui que souvenir d'un passé glorieux pour quelques-uns et de servitude totale pour la majorité des paysans s'étant crevassées les mains et cassé le dos pour le compte du châtelain en lui étant totalement dévoué car n'ayant définitivement d'autre choix. Le manoir en décrépitude avait tout perdu de sa superbe et des rumeurs d'esprits, de revenants, de dame blanche ou que sais-je cadraient bien avec son austère et fantomatique silhouette perdue là, quelque part au beau milieu d'une langue de mer remontant hardie au plus profond des terres si noires et si inhospitalières quand l'hiver plonge la Bretagne dans ses belles lumières grises qu'Elle devient elle-même âme et non plus pays.

C'était devenu coutume depuis quelques années : chaque quatorze juillet l'école de musique présentait les travaux de ses élèves, premier des préambules à une toute juste naissante et dévorante passion que certains d'entre eux parviendraient peut-être à transcender en un art qui alors deviendrait le plus fidèle de leur compagnon de route, c'est en tout cas tout le bien que nous leur souhaitions. Lorsque les jolies têtes blondes avaient terminé de présenter LE morceau tant répété chaque jour, chaque soir depuis sans doute des mois, elles laissaient place à un instrumentiste professionnel, invité sur la commune pour l'occasion, qui alors sublimait les derniers rayons de soleil de la journée par sa virtuosité et plus encore par l'extériorisation de sa sensibilité intrinsèque sur le palissandre de son violon ou sur l'ivoire de son clavier. Mais cette année le programme avait été quelque peu chamboulé : Jean avait timidement demandé aux organisateurs du concert, mélomanes avertis et passionnés, de participer également à cette représentation afin de pouvoir enfin faire partager et découvrir à tous ce qu'il mis tant d'année à étudier et comprendre sur la musique, ses règles et ses secrets mathématiques voire alchimiques. Personne ne connaissait vraiment sa musique mais intrigué, on lui accorda le droit de participer au concert. On lui offrit même la place de choix dans la représentation musicale, celle de clore le spectacle. Non pas en raison d'un quelconque talent reconnu même si quelques-uns d'entre nous l'attestions : peu connaissaient sa musique mais ces privilégiés ne tarissaient pas d'éloge à son égard.

Jean était connu de tous – ou plutôt son nom ainsi que les rumeurs devenues légendes urbaines le concernant sonnaient vraies à l'oreille de chacun car cadrant bien avec l'image qu'il donnait de lui. Mais en fait personne n'entretenait de relation sociale, amicale ou amoureuse assez suivie et approfondie avec lui pour savoir qui était en fait réellement cet homme étrange. Et pour cause : il ne se livrait pas facilement et à toute compagnie humaine, il préférait la solitude de son manoir et l'observation des aigrettes et hérons à la recherche de quelques vers enfouis dans les vases du cours d'eau saumâtre enveloppant l'édifice de granit sombre. Il n'était pas ermite, non, pas désociabilisé non plus, non, simplement toute compagnie humaine tendait à le lasser rapidement et alors s'excusait-il poliment de devoir fausser compagnie. Ainsi rejoignait-il alors son antre, son tonneau temporaire en forme de manoir de granit définitivement et discrètement planté au fond d'une campagne que seul un chemin de terre escarpé traversait entre ajoncs et landes. Nous ne le voyions alors souvent ne réapparaître que quelques semaines plus tard. Que faisait-il pendant tout ce temps-là dans cette solitude désirée, provoquée car sûrement nécessaire et attendue ? Nous savions qu'il était artiste et dans de nombreux domaines mais personne n'avait jamais ni vu, ni entendu, ni lu quoique ce fût de ce qu'il créait hormis ... le parc du manoir. Se promener, flâner et remonter les rives du Steïr était devenu une des activités dominicales communes quand les marées le permettaient : même les adolescents en général plus enclins à l'activité qu'à la contemplation, s'accordant une après-midi entière pour cette promenade remontaient les berges inondables de la ria afin de s'inoculer une bonne dose de rêve et de douce et réconfortante évasion. Et c'est après une bonne heure de marche qu'enfin, au détour du dernier lacet d'un sentier pavé en une longue marqueterie de pierres glissantes patinées par des pas millénaires, traversé par de tortueuses racines émergeant ça et là, jonché de goémons et laminaires délaissés orphelins par les incessantes respirations de la Mer que sont les marées, que l'inouï parc arboré perdu au milieu de nulle part se présentait enfin à eux.

Jean, à son arrivée en pays Bigouden quelques vingt années plus tôt avait avec l'accord du propriétaire transcendé le parc : d'un terrain vague à l'abandon envahi par les ronces il avait créé un luxuriant et extravagant jardin à la Française. La ramure de chacun des arbres était sculptée en globes totalement symétriques, sphères très harmonieusement ovalisées, improbables formes contemporaines mais toujours douce et ayant toutes la même qualité intrinsèque : celle d'avoir des proportions très exactement parfaites. Chaque arbre ou bosquet pris individuellement était une œuvre en lui-même et l'ensemble si on le considérait d'un point de vue géométrique, de poids et de présence dans les volumes évoquait lui aussi la perfection et l'équilibre. C'était réellement saisissant et en toute saison. Le tout était en un et le un indissociable du tout. Lorsque le printemps pointait le bout de ses bourgeons, cette œuvre architecturale et botanique sortant de son hibernation due aux mois noirs et froids recommençait alors à se déployer et à reprendre corps et consistance. Et quand enfin les rayons du soleil de juillet se mettaient à se jouer de nos corps et à dévêtir nos femmes, loi des plaisirs communiquant aidant, ils habillaient alors la végétation du parc de toutes les couleurs que Jean, peintre du naturel avait décidé d'appliquer sur cette immense toile en perpétuel changement. Rouges pomme d'Amour, Ogres lichen, Mauves années des méduses, Beige oyat, Rose oursin, vieux Bleu vareuse à pépé, Violet chardon des dunes ou encore Blanches

sables du même nom, les boules végétales de toutes tailles et de toutes couleurs, très précisément taillées, ciselées et galbées sécateur, voir brucelle d'orfèvre en main, créaient un tableau d'inspiration abstraite mais oh combien concrète. Et, si par chance vous étiez là au moment précis où l'angle des rayons du soleil en route vers le nadir s'éteignaient progressivement derrière l'horizon, instant choisi parmi les chances que la vie nous offre chaque jour si l'on se décide à ouvrir les pupilles un peu plus grand qu'à l'ordinaire, alors comme par Magie et d'un commun et très harmonieux accord, toutes les ramures et feuillages réunis se mettaient à filtrer à l'unisson les derniers grains de lumière se transformant en silencieux artificiers. Un jaillissement de couleurs et de lumière rousse et diaphane fusait alors de toute part en une douce mais éphémère féerie, en un dernier flirt, en un ultime clin d'œil avant que l'astre lunaire ne blanchisse nos nuits.

Ses excentricités vestimentaires et son mode de vie peu commun nous incitèrent d'abord à inconsciemment le ranger hâtivement dans la case des naufragés de la vie, à l'étiqueter de mauvaise herbe ; nous sommes bien souvent rapides en la matière car sans doute avons-nous besoin de nous rassurer quand nous ne comprenons pas. Et pourtant à l'image de ses hautes qualités d'architecte botaniste, tout ce qu'il entreprenait dans la vie, sa vie elle-même semblait toujours frappée d'un besoin de scrupuleuse perfection où le désordre n'avait rien à faire. Ce besoin de cadrage et d'ordre prenait parfois des proportions pathologiques et, tout en me tenant bien de saisir la psychologie pour expliquer en de nébuleuses théories, pourquoi il était ainsi je pense qu'il me faut remonter une génération en arrière, rembobiner cinq décennies, c'est si peu, afin que vous compreniez bien mon propos.

L'incroyable épisode de vie que je me suis aujourd'hui décidé à vous narrer date d'une époque où Jean devait avoir dans les quarante cinq printemps. Il était né un demi-siècle plus tôt d'un couple d'instituteurs vivant à quelques encablures du manoir qu'il gardiennait et tentait aujourd'hui d'embellir chaque jour un peu plus. Alors que Jean ne ressemblait encore qu'à de gentils et microscopiques gamètes sans doute excités et impatients de se rencontrer pour tenter l'aventure d'une vie ensemble, un jour ses parents dans un grand élan humaniste décidèrent de quitter notre pays et d'aller enseigner sur un autre continent, là où l'on avait grand besoin d'enseignants dévoués. C'est ainsi qu'ils embarquèrent et prirent la mer sur un cargo mixte en partance de Bordeaux vers un pays francophone d'Afrique Noire. Les gares maritimes ou ferroviaires, les aéroports et les quais quels qu'ils soient sont toujours des lieux de pensée, d'espoir, de rêve, de regret ou de peine. Ce sont des lieux chargés en sentiment à en craquer en tout cas, l'atmosphère y est soit lourde et grise soit éthérée et lumineuse. Chose incroyable, elle peut au même instant revêtir ces deux teintes pourtant bien opposées et bien d'autres encore. Je ne sais pas quelles étaient les pensées du couple d'humanistes quand, accoudés aux rambardes de la coursive du pont passager donnant sur le quai, ils observèrent les lamaneurs décapeler gardes et pointes pour enfin libérer le navire de son emprise terrestre. Les projections du couple étaient très certainement orientées vers l'avenir mais quitter son pays pour une mission telle que celle qu'ils entreprenaient là, la mission de leur vie, devaient certainement aussi beaucoup leur coûter. La force de leurs convictions devait cependant être très forte, beaucoup plus que l'aimantation du souvenir de leurs amis et familles qu'ils

quittaient et que le magnétisme que le pays bigouden exerce sur tous. Tous ceux qui, pour quelque raison que ce soit, ont un jour dû le quitter vous le diront.

C'est ainsi qu'ils partirent. La suite et la triste fin de leur périple ne me permet pas de citer leur pays de destination. Les mentalités et les pratiques gouvernementales ont, nous l'espérons tous évidemment, évoluées aujourd'hui et je ne voudrais pas que les enfants des imbéciles responsables de l'idiote tragédie qui survint puisse un seul moment avoir honte et se sentent responsables des actes perpétrés par leurs pères. Les parents de Jean rejoignirent ainsi une mission évangélique d'alphabétisation et se mirent à enseigner en bons laïques. Lorsque le cœur, le profond désir et la conviction d'être du côté du Bien sont présents, les puérils conflits de religions dogmatiques ou de laïcité uniquement partisane n'existent plus car seule la confiance en l'Homme et en son avenir gonfle alors nos voiles et sert de gouvernail à nos vies parfois bien plus errantes que nous le souhaiterions. Ce type de combat tient de la Foi mais en l'humanité et, c'est ainsi que les hommes de Jésus et ceux de Jules Ferry se mirent ensemble à œuvrer à leur but commun dans le plus grand des respects et la plus simple des fraternités. Au bout de deux années la mère de Jean se trouva enceinte mais refusa de quitter sa classe et continua d'enseigner tant qu'elle le put c'est à dire jusqu'à terme. Les mères d'ici, de mon village breton je veux dire, savent toutes à quel point les dernières semaines de grossesse peuvent être exténuantes. Rajoutez-y les températures de plomb que subissent les pays africains équatoriaux et cet acharnement à faire classe jusqu'au dernier jour vous semblera déraisonnable. Ca l'était. La mère de Jean déjà exténuée avant même de commencer un travail sans doute antérieur à Adam et Eve ... mourut en couche. Elle partit ainsi seule vers un voyage bien plus long, lointain et inconnu qu'elle ne l'avait imaginé. Avant que ses pupilles définitivement ne se figent, faisant la nique à la mort et célébrant une dernière fois la vie, tel un pâle et livide rayon de soleil, elle sourit à son tout petit bout d'homme qui écarquillait de ses petites prunelles encore aveugles mais aussi ... à sa petite sœur cadette de quelques minutes. Les dieux dans l'étrange dessein qu'ils nous concoctent avaient décidé ce jour-là de compenser un départ par deux arrivées.

Jean naquit ainsi en terre africaine. Une nourrice fut engagée par le père. C'était une vraie doudou africaine aussi généreuse dans ses formes, dans ses sourires et attentions vraies, que dans son caractère, sa générosité, sa bienveillance naturelle et son instinct maternel et protecteur. Elle remplaça chaque jour et chaque seconde la maman disparue : les deux enfants qui, même s'ils questionnaient parfois les adultes sur l'absence d'une compagne dans le lit et dans la vie de leur père, n'en vivaient pas moins heureux et honoraient chaque jour la vie par leur joie trépidante et leurs activités incessantes. Les premières années de la vie de Jean ne furent que joie, camaraderie avec les enfants du village, découvertes, confidences et début d'une grandissante et inébranlable confiance mutuelle avec sa sœur jumelle Anna. La tristesse n'était presque jamais de mise et, si par imprudence ou inconscience elle tentait insidieusement rien que de poindre le bout de son nez, instinctivement l'un des jumeaux se mettait immédiatement en travers de sa route. L'Amour déployé par leur nourrice africaine était solide, palpable et quotidien mais sans doute ne suffisait-il pas toujours à complètement compenser l'absence d'une vraie maman. Les jeunes enfants sont ainsi : même protégés par une bienveillante et constante attention de la part des adultes, ils possèdent tous un réel

sixième sens inné qui leur permet de lire et sentir les situations et atmosphères qui les environnent, qui les bercent et les rassurent ou les alarment et les déroutent. Ensuite l'on grandit et l'on oublie cela, l'on perd cette faculté tout en apprenant autre chose. Les rapports frère-sœur sont forts dans l'enfance pour peu qu'une minime différence d'âge ne les sépare. Dans le cas de jumeaux cette force est démultipliée et nul ne connaît réellement l'imprégnation et l'incidence d'un jumeau sur l'autre. C'est un mystère et ses limites s'il y en a ne sont pas quantifiables. Aucune science humaine même cognitive ne peut aujourd'hui donner de réponse satisfaisante aux étranges capacités développées par les jumeaux. La jumélicité est mystérieuse et fascine. Disons simplement que ce sentiment de confiance aveugle et absolue ainsi que ses effets multiples ne se mesurent pas, et c'est tant mieux, il se vit. Tout doit sans doute être une question d'impalpable emphase entre un émetteur et un récepteur de phéromones, d'énergie, de magnétisme ou de je ne sais-je quel lien prénatal, invisible fil conducteur de prévenance. A l'amour dispensé sans retenue par leur nounou s'ajoutait ainsi la force de leur destin, celui d'être jumeaux depuis et pour toujours quoi qu'il arrive.

Ce trio était rejoint tardivement dans la soirée par leur père qui malgré sa tristesse, n'avait pas perdu une once d'énergie ni d'espoir dans le but qu'il s'était fixé, bien au contraire. Mais il avait bien changé depuis le départ de sa femme vers l'autre rive. Sans doute n'avait-il eu d'autre choix ni alternative pour survivre à son chagrin, amputée de l'Amour de sa vie et de sa compagne de route, que de compenser sa déchirure en remplissant à ras bord le vide et le manque viscéral qu'il ressentait désormais à chaque instant. Il le fit en se jetant à corps et cœur perdu dans la mission qu'il s'était dévolu : apprendre à lire, écrire et compter à de jeunes enfants pour au final tenter de transmettre son savoir à toute cette marmaille oh combien studieuse lorsque chaque matin aux premières lueurs de l'aube elle rejoignait les bancs de l'école. Il dépassa largement les objectifs initiaux qu'il fit bien plus qu'honorer : il ne se limitait plus à faire classe, préparer ses leçons et corriger les devoirs. Non : il s'était mis en tête de faire de son école LE modèle scolaire de la région et pourquoi pas du pays. Il se mit ainsi à repenser entièrement la distribution spatiale de l'école, rajouta deux pièces supplémentaires, l'une servant de bibliothèque, l'autre de salle de jeux et de repos pour les tous petits afin que leurs mères puissent un peu souffler dans la journée, ou tout au contraire travailler encore un peu plus au ramassage du bois de cuisson et aux nombreuses autres tâches leur afférant. A la définition du plan d'ensemble succéda le creusement de fondations, le choix de robustes et rectilignes branches qui constitueraient la structure ainsi que les piliers porteurs de l'édifice. Les murs étaient constitués de paille enduite d'un amalgame de boue d'argile rouge et de feuilles d'essences végétales fibreuses. La préparation de cette mélasse, efficace enduit et isolant thermique traditionnel éprouvé depuis des temps dont même les anciens ont oublié l'existence, ramenèrent le père de Jakez l'espace d'un instant dans son pays natal, la Bigoudènie. La vue des femmes et hommes du village africain tous afférés à pétrir et malaxer de leurs pieds ce mélange de terre fine et poudreuse, d'eau et de feuilles lui rappela sa grand-mère alors qu'il n'était encore qu'un enfant et que de ses petits pieds, s'amusant à imiter les adultes, il participait au son du biniou et de la bombarde au tassement de la terre dans les cours des fermes. Même si les traditions et les coutumes identifient et séparent les

pays les uns des autres, les outils et leurs usages diffèrent peu d'un continent à l'autre, en particulier quand ces outils sont le corps humain lui-même.

Il ne se limita pas au bâtiment scolaire mais voulu que le site même environnant l'école rayonne tout en respirant le calme, la sagesse et la plénitude vers laquelle le savoir doit nous mener. Il décida ainsi de border cette énorme, superbe et magistrale paillote désormais agrandie et entièrement rafraîchie qu'était l'école, propriété de toutes et de chacune des âmes du village, d'un symbole vivant de vie, de travail et d'entretien constant mais aussi de beauté. L'implantation d'une luxuriante pelouse résumerait comme une limpide évidence l'image qu'il se faisait de l'apprentissage, du travail et de sa finalité. Elle devrait toujours être grasse et verte, vivante et entretenue en un symbole végétal de l'évolution d'un homme : croître, grandir, se développer mais aussi tenter de se discipliner. La souplesse et la force, l'ancrage en terre et la projection vers le ciel, l'appartenance au groupe et l'individualité propre de chaque pousse d'herbe étaient des notions à première vue opposées qui lui tenaient à cœur d'être réunies. L'uniformité d'un impeccable gazon mettait l'esprit en condition de calme et permettait au cerveau une plus grande perméabilité et donc une meilleure écoute disait-il. La vitalité extérieure n'est qu'une conséquence et un révélateur de la riche et invisible circulation de sève. L'instituteur, tantôt agitateur tantôt canalisateur de consciences, devenait alors excitateur de métabolisme voir peut-être catalyseur de Lumière pour que des petits bouts d'homme un jour peut-être en deviennent de Grands. Toutes les herbes étaient folles à l'Origine. L'indispensable poésie, les douces et réconfortantes rêveries vers lesquelles elles nous transportent, n'existeraient sans doute pas si elles l'étaient toutes encore, folles je veux dire. Elles le sont par opposition à celles qui ne le sont pas ou plus.

Et qui dit pelouse sous-entend bien sûr sol adéquat et un minimum fertile ... et ce n'était pas vraiment le cas. La terre rouge, de laquelle émergeait maintenant triomphale l'école vêtue de ses nouveaux appareils et ornée d'un immense toit de chaume pentu à très fière allure, se montra rebelle à toute tentative de griffure, même modeste et du bout de l'ongle. Elle était si compacte et tenace au soc de bois de la charrue, si sèche et aride que tenter de la défoncer afin de la préparer aux semis était peine perdue, pour tout dire comme de cracher dans unealebasse. Mais le père ne se découragea pas aussi facilement. Il lui fallait couvrir ce désertique sol craquelé, ce désert miniature par de la terre, si ce n'est noire au moins fertile et n'ayant besoin d'aucun amendement. Les berges de la rivière bordant le village étaient riches en terres alluviales et limoneuses et il lui fut facile de motiver les enthousiastes villageois qui, aidés de leurs zébus harnachés de grands paniers tressés de lianes, entreprirent dès lors une incessante noria entre les rives du fleuve et l'école. Tous les zébus du village, en fait quatre, furent mis à contribution. Chaque aller-retour ne prenait pas plus d'un quart d'heure mais n'apportait évidemment pas non plus une quantité considérable de cette bonne terre organique, et il fallut deux bons mois avant qu'enfin ne se dessine la silhouette des futurs parterres de verdure, nouvelle fierté du village et dernier détail à l'œuvre. Aplanir, niveler et tasser cette terre avant de l'ensemencer et enfin de la rouler ne fût rien en comparaison du travail qui avait déjà été effectué.

Il fallu ensuite bien sûr arroser ce tapis hydrophage afin qu'enfin la Magie opère mais aucun villageois, même si tous avaient grandement mis la main à la terre, n'avait vraiment envie que les éternels allers-retours au fleuve ne se perpétuent. Il fallait trouver une solution et tous furent d'accord de poursuivre cette noria mais pendant un temps qui serait compté, celui de l'éclosion. L'on vit donc pendant encore quelques semaines les zébus remontant quotidiennement de la rivière chargés comme des mules d'outres en peau de chèvre dégoulinantes d'eau. Le père négocia avec le capitaine et le chef mécanicien d'un petit caboteur fluvial l'achat du matériel nécessaire à la fabrication d'un système d'irrigation. Il acheta de ses propres deniers puis enfin installa un groupe électrogène attelé à une vieille pompe de cale à moitié fuyarde, de la tuyauterie et une vanne à clapet de non retour. Très rapidement le système fut à même d'arroser ce gazon naissant en une pluie fine et constante. Le fleuve étant là, l'on ne manquerait jamais d'eau se disait-on.

D'évidents projets de ramifications du système d'irrigation naquirent bientôt les uns après les autres. Personne n'y avait songé lorsque le projet n'était encore que balbutiements mais ce jour précis, la vie du village prit par le biais de cet étrange projet de pelouse un tournant qui allait changer beaucoup de choses. Les Européens auraient pompeusement palabré sur la notion de développement agraire. Les Africains simplement fous de joie se réunirent en une fête en l'honneur de la mise en route du système : heureux, hilares et frénétiques, on les vit chanter et danser au milieu des cultures ressuscitées jusque tard dans la nuit une nouvelle danse du sabbat ou de la pluie.

Dans la vie ce qui compte ce n'est pas vraiment d'être fort mais de se sentir fort. Aux gentils frémissements de reprise de confiance en l'avenir que ressentirent les villageois, suivit une jolie effervescence qui se finalisa par un véritable et palpable bouillonnement. La chaleur dégagée par cette chaîne de réactions exothermiques dépassa de loin les frontières du village. Toute la région parlait désormais de la fameuse école, de sa pelouse toujours bien verte ainsi que de son initiateur Monsieur l'Instituteur. Le bruit de cette prouesse et de ses conséquences sur la vie du village parvint vite aux oreilles du Gouverneur de la région. Autant intéressé par son évolution de carrière que par celle de la qualité de vie de ses ouailles, il eut l'idée de se servir de cette pelouse pour en faire une Garden Party à sa façon, le but final et avoué étant d'y convier le Président du pays afin que ce dernier se rende compte du travail effectué et peut-être lui rende hommage en y faisant parvenir des fonds. J'imagine que l'idée finale et sous-jacente était surtout emprunte de carriérisme : entrer au gouvernement n'aurait sans doute pas déplu au Gouverneur. C'est ainsi qu'il prit contact avec le chef du village lui demandant de préparer une cérémonie d'accueil digne de ce nom en l'honneur d'une visite du Président qu'il se chargeait de programmer. Ainsi tout fût prévu, tapis rouge sur herbe verte, orchestre de marimba et danseuses locales, discours d'accueil, flonflons et tenues d'apparat : tout était rodé. Il ne restait plus qu'à attendre Mr le Chef d'Etat et la mèche de la providentielle fusée à propulsion du Gouverneur serait alors allumée, la mise en orbite et le côtoiement des hautes sphères et des stars de la politique n'allait plus tarder maintenant. Le Gouverneur allait enfin pouvoir accéder aux très fermés cercles du pouvoir et en jubilait sans retenue ni humilité aucune. Mais les événements ne se déroulèrent pas vraiment comme il l'avait espéré dans ses rêves mégalomaniques au quotidien. A la surprise de tous, le

Président au lieu d'accepter l'invitation, la déclina vertement tout en entrant dans une tempétueuse colère rouge feu. Sa fureur fût autant véritable qu'imbécile : en une absurde équation il se mit à associer pelouse et colonialisme, éducation à l'euro-péenne à asservissement du peuple africain, laissé faire du Gouverneur avec collaboration avec l'ennemi blanc. Sans doute regrettait-il simplement de ne pas pouvoir s'attribuer directement l'initiative de ce projet. Ses gloriolesques retombées risquaient de propulser le Gouverneur et par voie de conséquence de lui faire de l'ombre sur l'échiquier du pouvoir. Les hommes politiques sont souvent de piètres joueurs d'échec ou de poker, l'on y voit bien trop clair dans leur jeu. Est-ce parce que notre planète est si bleue que nous avons souvent tant d'eau entre les tympans ? En tout cas ce qui sur un astre sensé n'aurait jamais dû arriver se produisit : en une inique chaîne de dominos, tous les acteurs de cette jolie fable surréaliste furent épinglés au pilori d'un funeste destin. Tentant de sauver sa place le Gouverneur paniqua, perdit la tête et ordonna au chef du village ainsi qu'à l'Instituteur de défaire tout ce qui avait si patiemment été élaboré, tout ce qui jours après jours, semaines après semaines avait comme par magie éclos sur cette belle mais stérile terre sanguine. La pelouse devait ainsi disparaître, la bonne terre noire et grasse empruntée au fleuve nourricier devait lui être restituée pour laisser place au désertique et craquelé sol rouge. Plus aucune trace de ce ray-grass maudit ne devait être visible, peu importe la méthode et le temps qu'il faudrait, tout devait disparaître. La longue noria de zébus risquait de reprendre ses infinis allers-retours pour une cause dénuée de sens. Mr l'Instituteur avait-il demandé une quelconque autorisation avant d'entreprendre d'enlaidir ce beau village africain par de ce très british parler de green ? Non. La punition était telle. L'in extremis sauvetage de l'avenir politique de l'homme d'état passait par là : l'école du village devait reprendre l'allure qu'elle avait avant que Mr l'Instituteur ne se prenne pour un sauveur. L'Afrique n'avait pas besoin de tels héros, elle en avait suffisamment en son sein. Effectivement, la démonstration était imparable, le Gouverneur, le Président et toute la clique politique en faisaient preuve aujourd'hui, les esprits s'en souviendraient sans doute encore longtemps. Et tant que l'on y était, tous les blancs, leur enseignement corrompu de valeurs autres qu'africaines et leur dessein à n'en pas douter néo-esclavagistes, n'avaient qu'à faire leurs bagages et déguerpir vers d'autres latitudes. La bêtise d'un homme associée à notre capacité naturelle au manque de discernement peut parfois nous incliner à juger de façon définitive. On se rassure comme on peut quand on n'arrive plus à comprendre. Mais notre bigoudénie est emplie de marins et de voyageurs qui nous ramènent des histoires extraordinaires venues de contrées lointaines. C'est une chance que nous avons en vérité car nos esprits sont restés ouverts et la mesure de nos silences va souvent de pair avec la sagesse de nos mots.

Certains hommes sont comme les étoiles lointaines, lorsque leur Lumière nous parvient ils sont déjà morts. Ce fût le cas de notre émissaire humaniste en terre africaine. Nous n'apprîmes toute cette histoire que lorsque Jean un jour de grande inspiration et de félicité pour nous tous, se décida à rallier la terre de ses ancêtres quelques douze années après le décès de son père, comme l'on rallie un port de relâche quand la tempête se fait si grosse qu'il n'est plus possible de tenir son navire à la cape. L'annonce brutale du Gouverneur de la province africaine avait précipité la vie de l'Instituteur qui en grand artiste créateur fût

foudroyé par une crise cardiaque au beau milieu de son Grand et Verdoyant Grand Œuvre en forme de tapis végétal qu'il avait voulu offrir aux enfants de son école, en un symbole de la vie se renouvelant sans cesse. La mort de l'Instituteur sonna le glas de la communauté enseignante elle-même qui ne tardât pas à s'éparpiller aux six coins de France. La mort est parfois si brutale qu'elle agit comme un orage de mer en terre bretonne, déversant les cieus liquéfiés, limitant la visibilité de ceux qui restent et les rendant à leur tour très vulnérables devant cette adversité et face à l'épreuve. Nous sommes ainsi même si d'ordinaire la fanfaronnade facile sied assez bien à l'espèce humaine. Nos petites cellules pensantes sont ridiculement fragiles, nerveuses et paniquées dans leur incapacité à mémoriser que d'éclatants rayons de soleil nous réchauffent toujours l'âme quand le ciel, ayant enfin fini de faire son cinéma en vociférations et postillonnades grand-guignolesque, arrête enfin de s'amuser à nous pisser dessus. Chacun s'agita comme il pût à organiser son propre rapatriement. Certains rentrèrent seuls, d'autres en famille; mais dans l'agitation, le vrombissement et l'éparpillement qui régnait désormais sur cette petite communauté, personne ne songea à réellement préparer un début d'avenir serein ou du moins protecteur pour les enfants désormais orphelins qu'étaient Jakez et sa sœur jumelle Anna. Il n'était pourtant pas question de survie réelle pour ces adultes. Simplement les rêves qui les faisaient avancer venaient de s'envoler au vent, comme la cendre le fait lorsque le brasier à fini son œuvre. Les deux enfants furent confiés à deux orphelinats qui les accueillirent dans la grisaille de leurs cours à l'ombre de hauts murs d'enceinte ou seule la présence de malheureux et décharnés platanes rappelaient peut-être qu'il devait y avoir une autre vie à l'extérieur. La mixité n'existe pas dans ces tristes refuges pour petits abandonnés. L'empressement avec lequel leur placement fût conclût fit que ces deux inséparables jumeaux en un douloureux écartèlement passèrent du bonheur le plus total aux méandres de la solitude, de la grisaille et du néant au quotidien. Jean et Anna ne se revirent plus, plus JAMAIS entendez-moi bien. L'éloignement géographique des deux orphelinats était tel qu'une visite même une fois l'an était inconcevable à l'époque. Jean eut un jour vent du fait que sa sœur avait été adoptée par une famille d'artistes riches et généreux. Il en fût soulagé, au moins sa sœur adorée allait elle vers un éventuel avenir radieux qui enfin se dessinait en cessant de n'être que fantomatique mirage.

L'âme a ses brumes, ses soleils, ses chaleurs d'orage et ses nuages. Jean n'en parla jamais beaucoup mais je crains que ce ne soit la grêle qui lui fut le plus servie. Il ricocha d'un orphelinat à un autre jusqu'à ce qu'enfin majorité arrivée, il ne prenne enfin le meilleur des chemins de traverse qui le mena... jusqu'à nous. Ne connaissant personne dans le pays de naissance de ses parents et ne désirant ni attirer l'attention sur lui, ni générer un flot de questions qui risquait d'être sans fin, il comprit que la meilleure des alternatives pour avoir à la fois le gîte, le couvert, le salaire et la discrétion qui lui étaient nécessaires pour encore quelque temps était d'embarquer sur un chalutier hauturier. Sur un de ceux qui font le large comme l'on dit chez nous. La chance lui sourit immédiatement et il lut là un clin d'œil du destin, un signe de très bonne augure. Les années noires étaient derrière lui se dit-il quand à la première de ses rencontres avec le milieu maritime, il demanda à un homme escaladant une échelle de quai pour quitter son navire échoué à marée basse s'ils n'embauchaient pas de personnel. L'homme, pas très âgé mais à la chevelure déjà entièrement blanchie et au regard

vert et profond comme l'est la Mer Celtique lorsqu'elle se calme après ses fureurs d'hiver, le regarda tranquillement au fond des yeux en laissant quelques longues secondes de silence passer. Ce premier contact avec la bigoudénie et ce marin pêcheur plut énormément à Jean. Tout se passe souvent dans la première des rencontres. Même si rien n'est encore dit, tout est bien là, présent et pas encore caché ou modifié car le système d'approche de l'autre n'est pas encore connu. Ainsi le silence, le regard et probablement l'écoute semblaient être l'un des moyens de communication du marin, et cela parlait véritablement à Jakez. Il n'avait aucune connaissance maritime, aucun diplôme en la matière non plus évidemment mais il put cependant embarquer sur le chalutier qu'il voyait là aujourd'hui devant lui posé sur le bouchain de son flan bâbord, un peu comme au repos après sa dernière campagne de pêche dans des eaux certainement plus tumultueuses et chahutées que ne l'étaient celles-ci, bien à l'abri des digues protectrices. Le nom du chalutier lui plu beaucoup aussi : *FRANKIZ*, « Liberté » en breton lui traduisit fièrement le patron du bateau. Oui, car chez nous on dit « patron » et c'est un terme bien plus adapté que ne serait celui de Capitaine ou de Commandant. « Patron » inclut par défaut la notion de commandement, de responsabilité entrepreneuriale totale et de propriété. Par chez nous les femmes commandent et les hommes patronnent, c'est ainsi. Le « Capitaine » on le laisse aux grands capitaines de pêche qui sont partis soit du côté de l'Océan Indien traquer les thonidés, soit d'autres encore plus dingues ou courageux du côté des 40èmes rugissant hameçonner la légine dans des coins pourris que même les plus audacieux des oiseaux de mer évitent jusqu'au bout de leurs ailes. Le « Commandant » est lui un homme de la Marchande ou de l'Offshore. Et puis il y en a d'autres qui naviguent sur des bateaux gris. Ceux-là je ne les connais guère, et comme je suis un homme gentil qui sait que l'on ne maîtrise pas toujours son destin, j'éviterai d'en parler de peur d'en rajouter car je crois qu'en fait ils ne font rien.

Mais laissons les matafs à leurs bars préférés rue de Siam et revenons à cette belle rencontre qui instantanément ouvrit en grand les domaines des possibles et des faisables. Pour couronner l'affaire, la discussion qui s'engagea auprès du patron-pêcheur apprit à Jean que cet homme, grand, large, planté comme un menhir en terre et à l'allure ombrageuse à la première approche, avait un autre navire réservé à ses loisirs même s'ils étaient décomptés par la trotteuse de sa montre. Véritable amoureux et passionné de la mer il restaurait quand il le pouvait un vieux misainier, dernier témoin du lieu de travail et donc de vie de nos grands-pères, dont l'ancestral nom de baptême était *DEUZ EN DRO* « Revient ». Décidément, le destin se faisait aujourd'hui rassurant et y mettait le paquet en termes de bienveillance ! C'est ainsi que Jean débuta sa carrière maritime. Il embarqua d'abord en tant que passager aussi actif, vaillant et courageux que ne l'étaient les autres membres d'équipages, devint rapidement matelot à bord puis quelques années plus tard bosco et enfin second capitaine. Apprécié de tous les marins pour son positivisme permanent, sa discrétion et ses mots toujours pesés à leur très juste valeur, il devint rapidement un bras droit précieux pour le patron du chalutier. Jean avait, comme je l'ai déjà dit, une inclination naturelle et presque maniaque à l'ordre et à la précision. Il avait très certainement dû trouver des parades pour survivre aux aléas, aux heurts et à tous les coups tordus que la vie lui avait mis en travers du chemin. A bord et dès son inscription au rôle d'équipage, il fût rapidement responsable de la

gestion du magasin du bosco. Cette tâche le passionnait, compter les manilles, les graisser, épisser du câble ou du bout, tailler des pièces de chalut très précises dans les ballots d'alèses embarqués à la coopérative maritime locale. C'était à se demander s'il n'attendait pas que le chalut ne se déchire sur une épave ou une carcasse non répertoriée des cartes pour pouvoir se remettre à l'œuvre, seul dans le gaillard d'avant tel un apothicaire dans son laboratoire ou un quincailler dans son arrière-boutique.

Les quelques privilégiés ayant pénétré son antre parlaient de manies assez étranges. Jean classait, comptabilisait, dénombrant sans arrêt. Bientôt les seules tâches de matelotage ne lui suffirent plus. Il se déploya alors vers une nouvelle activité qui rapidement mobilisa tout son temps libre à bord. Il s'acheta dans un petit magasin d'instruments de musique planqué au détour d'une ruelle de Pont-L'abbé un mélodica. Cet instrument aussi appelé mélodion ressemble à un jouet d'enfant en forme de clavier à touches dans lequel on souffle pour en sortir les notes. Mais ce n'est pas un jouet et l'usage qu'en fit Jean le démontra. Il continua à passer le plus clair de son temps dans cet espace sombre et chargé des parfums goudronneux des glènes de bout bitorées. Il ouvrit deux grands cahiers en forme de registres comptables dans lesquels il annotait toutes sortes de diagrammes théoriques à propos de son étude de la musique. Le premier il le baptisa « L'Harmonie » : il regroupait de façon très étudiée et sectorisée ce qu'il apprit sur son instrument et à la lecture d'ouvrage très sérieux dans le domaine. Les gammes étaient classées suivant leur qualité majeure, mineure, chromatique, diatonique, pentatonique, ... Il en était de même des accords, des intervalles et de tout ce qu'a de grammatical la musique. Le second de ces registres, il l'appela « Autour de l'Harmonie ». Ce cahier était sans doute ce qu'il avait de plus précieux : une espèce de grimoire dans lequel il notait toutes ses idées concernant ce qui pouvait amener à une harmonie « classique » à l'oreille ou bien en sortir habilement. Il expliquait que les hiéroglyphes faits de bouts de portée représentaient tout ce qui flotte autour de la musique comprise et identifiée par le cerveau. Ses collègues matelots le lorgnaient sans doute d'un œil un peu interrogateur mais toujours bienveillant. Jean malgré ses trente printemps tout juste révolus avait déjà une solide expérience des relations humaines et sans doute de leur fragilité aussi. Ainsi aux heures de préparation des repas à bord par le marin de service, il quittait le magasin avant, ses bouts et manilles et tenait alors séance dans la cuisine du chalutier s'il n'y avait pas de travail sur le pont. Alors que tous les marins prenaient un peu de sommeil en avance, ce qui n'est jamais un luxe sur un chalutier, seulement trois hommes à bord étaient éveillés : le patron du bateau officiant à son poste haut perché en passerelle, validant son surnom de « singe », le cuisinier du jour et Jean tous deux dissertant en cuisine dans les vapeurs d'un ragoût de choux soit de pêche soit de musique.

Au fil des mois ses registres « L'Harmonie » et « Autour de l'Harmonie » noircis chaque jour par son écriture fine et précise grossirent à tel point qu'il ne lui fût plus possible d'y répertorier grand chose. Je pense que Jean avait d'ailleurs à cette époque fait un large tour des possibilités harmoniques offertes par la musique. Il parlait alors de quitter la navigation car l'implantation d'un piano, d'un vrai je veux dire, sur un navire de pêche n'est pas chose aisée comme on peut l'imaginer. Les derniers mois passés avec ses camarades des bancs, qu'ils soient de la Petite Sole ou de la Chapelle, furent occupés à étudier des ouvrages de professorat

en contre-point. Il ouvrit un nouveau et dernier registre qu'il baptisa « Ce que Jean pense ». On le voyait alors, crayon à papier en main, enfin crayon gris je veux dire quoi !!, lire et commenter des pages d'études de Maîtres chargées à barroter de caractères et notations musicales incompréhensibles. Ce furent là ses premières expériences artistiques même si le terme d'expérience ne révèle pas vraiment la profondeur et la qualité du travail qu'il fournit, planqué sous le gaillard d'avant ou au milieu de l'odeur des oignons rouzant dans une vieille galtouze de fer blanc. Le souvenir que gardèrent de lui ses compagnons de traîne et de drague quand il se décidât à poser sac à terre furent celui d'un marin devenu bien plus qu'un ami : une espèce de sage en ciré jaune, un jeune homme bigouden venant d'Afrique et à la politesse très british, qui n'aurait sans doute pas hésité en cas de naufrage et d'évacuation du bord par radeaux de sauvetage, à proposer à ses camarades marins « Après-toi, je t'en prie ».

Jean se rapatriât ainsi en terre ferme et bigoudène après quelques cinq années de bons et très loyaux services sur un chalutier guilviniste au nom de baptême ouvert comme l'Océan. Le hasard lui fût encore propice lorsque la place vacante de gardien du manoir de Kerlut lui fût proposée. La force gravitationnelle du pendule que sont nos vies semblait s'être arrêtée du côté positif de la Force, si jamais les choses peuvent se définir d'une façon aussi simpliste. Il l'acceptât sans y réfléchir à deux fois. Cela entraînait dans ses projets. Une nouvelle vie terrestre s'offrait à lui et, désirant célébrer noces, n'ayant point de compagnes, il scellât ce nouveau contact avec les humains qui ne sont en fait que très rarement marins dans l'âme et le détachement, en s'offrant la plus belle des maîtresses offerte sur le marché : un magnifique piano droit BÔSENDORFER noir et laqué prit lui aussi possession du lieu. Les blessures du passé, la misère affective, le manque, le chagrin et la solitude engendrés par la séparation d'avec sa sœur jumelle Anna s'estompaient peu à peu. Même si Jean en parlait peu, quelques-uns d'entre-nous connaissions l'existence ou plutôt la tragédie en forme d'éventuelle disparition à tout jamais dans l'anonymat de sa sœur chérie Anna. Elle continuait certainement à tant lui manquer qu'une nuit de pleine lune et à la faveur de la lumière de l'astre, en tout anonymat il fit la Une de la presse. Bien inspiré dans une époque où le graffiti n'était pas encore reconnu comme art graphique ou sur-réaliste, il tagua entre les arc-boutants de la digue du port de Lesconil « Je t' ♥ Anna ». La surprise fût de taille le matin lorsque les premiers pêcheurs retraités, godillant gentiment debout, tranquilles et droits à l'arrière de leur plate pour rejoindre leur canot, découvrirent cette déclaration d'amour longue d'au moins vingt mètres. A y réfléchir je me demande bien si le célèbre logo en forme de cœur aussi rouge que gros d'un non-moins célèbre groupe de Fest-Noz bigouden ne viendrait pas de cette audace, de cet ultime verbalisation du vide et du manque qui le minaient.

Et les années passèrent. L'on rencontrait parfois Jean en pleine conversation au bord du Steir avec les plus anciens du village, assis sur des bancs improvisés faits de belles, longues et vieilles béquilles de navires au bois aussi sec, ridé et solide que l'était la prévenance du regard des vieux. Au fil des années et sans doute à la recherche d'un temps perdu, Jean devint expert en généalogie. On le voyait souvent se promener seul et tranquillement dans les ruelles cachées du village, observer les penty ayant des décennies plus tôt abrités ses parents et ancêtres. Je pense qu'il était devenu maître dans la capacité de faire revivre la vie passée par

la seule puissance de l'imagination. Revivre des scènes qu'il n'avait jamais vécues mais simplement lui ayant été relatées par les vieux du village étaient devenues délices. Humer les odeurs des pleins chaudrons de langoustines encore chaudes mises sur les pas de portes et crachant leur vapeur comme de petits volcans odoriférants l'intégraient à de fraternels et très simples repas de famille qu'il n'avait jamais connus. Entendre les cris des enfants sur-excités apprenant à pédaler et tenir un guidon lui parlait de ses cousins qu'il n'avait rencontrés qu'à l'âge d'adulte. Respirer au plus profond de lui-même les senteurs du chèvre-feuille emberlificoté aux grillages des petits jardins mitoyens lui évoquait des scènes de flirt que peut-être ses propres parents avaient réellement vécu en un temps ancien. Saliver sur les douces odeurs de crêpes émanant des billigs installés dans les garages adjacents aux maisons de pêcheurs le mettaient définitivement de bonne humeur et en appétit et c'est alors qu'enfin il quittait temporairement son bel univers mental pour rejoindre notre petit bout d'humanité et de civilisation bigoudène.

Nous savions que Jean travaillait très sérieusement sa musique mais nul n'avait idée des orientations et des couleurs qu'elle prenait. Je me souviens encore l'entendre discuter avec notre marchand d'huîtres local affairé à servir ses clients derrière son étal posté sur le plus fréquenté des trottoirs du village, lui évoquant les fines circonvolutions des coquilles des fruits de mer qui lui inspiraient une jolie astuce musicale. Le goût sec et quelque peu piquant du vin blanc que nous dégustions en terrasse lui évoquait également des mouvements musicaux. Le son des palets de galoches heurtant net le goudron du parking du stade de football lui parlaient de percussions, et lorsque le galocheur faisait fuser son palet en ruzant le sol, que pièce de monnaie et tée de bois se retrouvaient projetés en l'air, alors Jean applaudissait, sans doute pas pour le point marqué mais plus pour ce qu'il avait entendu de joli dans cette succession de sons nous semblant bien anodins, sourds que nous sommes. Tant d'année à travailler le piano allaient enfin déboucher sur un concert que Jakez donnerait entre la prestation des élèves de l'école de musique et la représentation du musicien professionnel invité. Cette année il s'agissait d'une femme, Anne Tsyganenko, artiste française même si la consonance de son patronyme évoquait plutôt la patrie des tzars ou encore les montagnes noires et perdues des Carpates au fond desquelles d'inquiétants comtes avaient les canines si acérées qu'il convenait de ne point les embrasser. Aucun des organisateurs du petit concert qui allait être offert à tous ce soir-là sur la place du port ne la connaissait, son tourneur avait simplement profité d'une série de représentations programmées en Bretagne pour proposer ses services à moindre coût, et cela nous convenait bien ainsi. Nous avions juste reçu un enregistrement sur bande magnétique accompagné d'un bref descriptif de la carrière de l'artiste de facture si simple qu'on aurait pu penser qu'il ne fût ronéotypé et non imprimé de manière conventionnelle. La photo descriptive n'était pas celle de l'artiste mais tout simplement celle d'un piano à queue orné d'une partition et de son traditionnel siège semblant attendre la musicienne.

De piano à queue il n'y aurait pas ce soir-là : le coût d'une telle location et les difficultés logistiques inhérentes refroidirent les organisateurs qui préférèrent l'option proposée par Jean : il se chargerait de convoier son propre piano du manoir jusqu'au port. Après tout il ne pleuvait pas en cette saison, sa remorque et sa mobylette en avaient vu d'autres. Il insista tant

à jouer sur son propre instrument que même l'idée du déplacement du piano de l'école de musique fût abandonnée. C'est ainsi que Jean arriva sur le port dans un vrombissement comme perdu au milieu d'un nuage de fumée aussi bleue qu'huileuse, faisant décoller les chats noirs sur son passage. On installa la scène, les instruments et pupitres et assez d'éclairage pour que les feux des rampes méritèrent leur nom. Arriva l'heure de la balance, moment important où les derniers réglages de sonorisation sont effectués. Les enfants étaient là, Jakez aussi et chacun joua quelques minutes afin de parfaire le son qui ce soir jaillirait des enceintes. Mais nulle trace de la pianiste Anne Tsyganenko. Tous l'attendaient afin d'avoir son aval sur les réglages de son définis. Elle ne se présenta toujours pas alors que l'heure d'ouverture du concert sonnait. Les parents et spectateurs étaient tous religieusement réunis devant la scène et il était temps de commencer. Je vous parle d'un temps où les téléphones cellulaires n'existaient pas et où il était impossible d'entrer en contact avec un interlocuteur qui sans risque de se tromper devait déjà être sur la route. Les enfants jouèrent les uns après les autres, en solo ou en formation. Il y eu de très jolies choses de présentées et l'on vit successivement les yeux des parents briller et parfois même s'ourler de quelques larmes. L'on passait de la musique classique, au jazz, au blues et même au rock rebelle sorti de belles imitations de légendaires guitares achetées par de nostalgiques pères de famille. Les enfants furent acclamés et Jean passa enfin au piano. Décrire sa prestation est difficile car sa musique ne se qualifie pas. Je peux simplement vous dire que de la Magie flottait sur la place du port. Chaque morceau était suivi d'un long et respectueux silence avant que de véritables acclamations fournies ne fusent de toutes parts. Même les goélands flottant au vent détournaient le regard vers la place se demandant quelle mouche avait bien pût nous piquer. Ce fût simplement magnifique et le sentiment d'appartenance ou mieux de possession de Jean à notre petite communauté locale grossit encore plus ce soir là. Il était des nôtres se disait-on et qu'elle était notre fierté !

Jean arriva à la fin de son programme et la pianiste devant lui succéder n'était toujours pas là. Alors qu'un des organisateurs allait lui demander de poursuivre afin que le concert ne se termine pas en queue de poisson, une petite femme monta précipitamment sur scène. Essoufflée elle se précipitât vers un micro, se prenant au passage les pieds dans les fils jonchant la scène. Elle se multiplia en excuses jusqu'au moment où elle se rendit compte que quelque chose clochait dans les regards des spectateurs. Nul ne la connaissait mais les centaines d'yeux ébahis l'inquiétèrent et lui firent faire un pas en arrière et heurter le piano. Jean se leva précipitamment et pris l'artiste retardataire dans ses bras afin qu'elle ne tombe pas. Et surprise des surprises, deux regards identiques, trait pour trait, cil pour cil, fossette pour fossette se rencontrèrent. Anne était l'identique au féminin de notre Jean. Des jumeaux !

La fin de l'histoire est aussi belle qu'un petit galet blanc et bien rond et je ne peux que vous laisser l'imaginer. Disons simplement que Jean et Anne rebaptisée Anna vécurent de nombreuses années ensemble dans notre petit coin de Paradis. Leur bonheur est inénarrable. Ils eurent beaucoup d'enfants ... tous adoptés dans des orphelinats français. Ils ne leur dirent qu'une chose, c'est que tous les enfants sont beaux et intelligents. La modération ils seraient toujours assez tôt pour l'apprendre, la confiance en soi et l'espoir, non. Alors, sans point final une nouvelle vie commença en un point d'orgue ...